

SHANKAR BAJPAI

Président du Delhi Policy Group

La recherche historique d'un ordre international a toujours été une déception historique, et hélas, semble destinée à le rester. Les différentes nations du monde ont clairement besoin de traiter les unes avec les autres et de faire face à des problèmes communs selon des normes de comportement reconnues, l'alternative étant bien sûr une sorte d'anarchie internationale. C'est, en effet, ce qui a failli s'abattre sur nous après la rupture de l'approximation d'un ordre international qui avait émergé après la Seconde Guerre mondiale. En effet, le principe fondamental de l'organisation d'un véritable ordre international et les moyens de l'établir, n'ont jamais vu le jour. Le relent passager d'idéalisme, que nous avons connu, après les horreurs de la guerre, a été trop bref et évanescent pour donner vie à l'espoir. Nous avons tous adhéré aux grandes institutions multilatérales qui ont été créées pour essayer de développer et de maintenir un nouvel ordre international, mais malgré tout le bon travail qu'elles ont fait et font toujours, elles ne pouvaient pas rivaliser avec, et encore moins remplacer la force d'entraînement des grandes puissances. Le fait central de la vie internationale est devenue la lutte pour la suprématie entre les groupes alliés aux deux super-puissances connue sous le nom de guerre froide. Cela a imposé une certaine forme d'ordre en définissant ce que les différents pays pouvaient ou ne pouvaient pas faire. Depuis la fin de la guerre froide, nous sommes tous à la dérive, essayant de trouver un sextant pour nous guider dans les eaux tumultueuses des affaires mondiales.

Pendant ce temps, un nouveau défi à l'ordre international est apparu, terrible, grandissant et largement ingérable. Le terrorisme a été principalement dirigé contre un petit nombre de victimes soigneusement choisies, mais il est universel et imprévisible. Ce qui est appelé la communauté internationale est unie dans sa condamnation, mais elle n'a pas encore trouvé soit les moyens soit la volonté de le combattre. Il est évident, par exemple, que le plus grand épicerie du terrorisme est le complexe Al-Qaïda-Taliban des deux côtés de la frontière afghano-pakistanaise. De nombreux pays ont sans doute contribué aux forces destinées à contrer la menace, mais il est bien connu que l'opinion publique, dans la plupart des pays participants, n'est pas prête à payer le prix de ce qu'il faut faire si on veut obtenir un résultat quelconque.

Dans une telle situation mondiale peut-être que la plus grande contribution que chaque Etat peut apporter à la recherche d'une stabilité commune et continue du système international est d'assurer une gouvernance efficace chez lui. Le terrorisme peut frapper n'importe où, n'importe quand, surtout si ses agents sont assez fanatiques pour être suicidaires. Peut-être n'y a-t-il pas de réponse complète, mais il est sûr qu'un ordre interne efficace et acceptable, ce que nous appelons une bonne gouvernance, limitera à long terme les causes et l'incidence des attentats terroristes. Même s'ils ne peuvent pas répondre aux attentes de leurs peuples, si les gouvernements sont perçus comme travaillant à cette fin il y a plus de chances de décourager les défis extrémistes. Et si elle est efficace, elle peut traiter les atrocités avec beaucoup plus de compétence. En outre, un bon gouvernement national est un atout majeur pour une coopération internationale constructive.

Dans les débats comme le nôtre, je garde toujours à l'esprit le sage commentaire que Molière met dans la bouche de l'un de ses personnages (Le Misanthrope) :

"C'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler à corriger le monde »

Malheureusement, ce n'est plus seulement une question de "vouloir", mais de nécessité. Il est impératif pour nous tous de travailler à « corriger le monde », non seulement si l'on veut qu'il existe un quelconque ordre mondial, mais encore si l'on veut traiter tous ces nouveaux défis. Le terrorisme est le plus terrible, mais d'autres défis, allant du changement climatique et des armes de destruction massive au VIH / SIDA et aux problèmes de l'énergie, ont besoin d'action collective. Il ne fait aucun doute que les obstacles qui nous ont entravés dans le passé demeurent. Peut-être sommes-nous toujours condamnés à espérer et à ne pas aboutir. Mais l'effort doit être fait, et même le simple fait de tenter peut déboucher sur des améliorations bénéfiques au moins en laissant des traces salutaires dans les esprits. Il est des



conférences comme celle-ci, pour laquelle l'Ifri doit être à la fois félicité et remercié, qui peuvent stimuler ces processus essentiels.